

LA PETITE ILLUSTRATION

Revue hebdomadaire

*publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris,
des romans inédits, des poèmes, des critiques littéraires et dramatiques
et des études cinématographiques.*



Le Soldat Français (M. Albert Préjean), dans « Verdun, visions d'histoire ».

LES ÉPOPÉES FRANÇAISES A L'ÉCRAN

VERDUN, VISIONS D'HISTOIRE. — LA GRANDE ÉPREUVE

LA MERVEILLEUSE VIE DE JEANNE D'ARC — LA PASSION DE JEANNE D'ARC

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 175 francs.

*Etranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les pays destinataires :
consulter la page 2 de la couverture de L'Illustration.*

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9^e).

La réalisation de « Verdun, visions d'histoire »

A ceux qui ont assisté à ses représentations récentes, à l'Opéra, *Verdun, visions d'histoire* a laissé une impression profonde. Ce film de la grande guerre ne ressemble à aucun film de guerre, documentaire ou romanesque. C'est une œuvre d'art et une œuvre de vérité. Son réalisateur, M. Léon Poirier, l'auteur de *Jocelyn*, de *La Brière*, de *la Croisière noire*, ancien combattant, a eu la plus haute ambition : il a voulu faire du cinéma ce que Michelet disait de l'histoire elle-même : la résurrection du passé, — d'un passé tout récent, et dont, pourtant, l'image s'efface, passé de sang, d'horreur et de sublime sacrifice. « Le Temps, a-t-il écrit en exergue, accomplit son œuvre. Sur le chaos et les entonnoirs, l'herbe repousse. Dans la mémoire des jeunes générations, la légende remplace le souvenir. Le cinéma, par son action directe, est sans doute l'art le plus désigné pour combattre l'oubli. Oubli néfaste, car c'est à partir du moment où les hommes ne se souviennent plus de l'enseignement du passé qu'ils sont à nouveau tentés de se battre... »

Ce film ne contient aucune pensée de haine. Il ne raille aucun peuple, il les plaint tous. Il montre les Français défendant pied à pied le sol de la France, les Allemands lancés sans pitié au massacre par l'impérialisme d'une dynastie. Les scènes allemandes ont été tournées en Allemagne, les scènes de bataille ont été reconstituées à Verdun même, avec des moyens d'une puissance sans doute inégalée — rien qu'en tirs d'artillerie, on a dépensé 11 millions — par des survivants, officiers ou soldats, des deux pays, qui ont tenu à s'associer à une entreprise dont ils comprenaient la portée : « J'ai accepté de figurer dans votre film, écrivait l'un d'eux à M. Léon Poirier, non comme acteur de cinéma, que je ne suis pas, mais bien en ma qualité d'officier prussien et comme volontaire dans ce cas spécial. » Et un autre, Allemand lui aussi : « Je suis intimement persuadé que votre grand film fera beaucoup pour l'idée de paix et con-

tribuera à rapprocher la France et l'Allemagne qui apprendront, au spectacle de leurs communes souffrances, à mieux se connaître. Ce faisant, vous avez rendu un grand service

aux deux pays. Laissez-moi vous remercier encore de m'avoir permis de collaborer à une telle œuvre. »

Dans *Verdun, visions d'histoire*, il n'y a pas à proprement parler de scénario. Un seul personnage, qui emplit tout de son envergure formidable : la Bataille... Mais de la vaste fresque émergent néanmoins quelques figures symboliques. Ceux et celles qui les ont composées n'ont pas cherché un rôle : sans effets de théâtre, sans maquillage, ils se sont confondus dans l'action qui les dominait, se bornant à donner des expressions humaines aux forces en jeu.

Ce sont : le Soldat Français (M. Albert Préjean), cerveau qui comprend, cœur qui vibre, suivant ses chefs jusqu'à la mort quand il les aime ; le Soldat Allemand (Hans Brausewetter), loyal, discipliné, consciencieux, l'homme qui dans la souffrance découvrira la liberté et engendrera l'Allemagne nouvelle ; l'Officier Allemand (Tomy Bourdelle), l'orgueil et la force, machine à conduire les hommes et à les broyer ; le Vieux Maréchal d'Empire (Maurice Schutz), personification de la mystique de la guerre, vieil arbre que couche à terre le vent de la défaite ; la Mère (M^{me} Jeanne Marie-Laurent) ; le Fils (M. Pierre Nay) ; la Femme (M^{me} Suzanne Bianchetti), toutes les mères, tous les fils, toutes les épouses ; le Mari (M. Daniel Mendaille), le combattant grave et douloureux, qui a renoncé à tout ce qu'il possède, bonheur, amour, foyer ; le Jeune Homme (M. Jean Dehelly) et la Jeune Fille (composée par une jeune Meusienne anonyme) qui, dans les pires tourmentes, conservent le rayonnement de l'espérance et la foi en l'avenir ; l'Intellectuel (M. Antonin Artaud) celui que révolte la stupidité de la guerre et qui meurt sans avoir compris ; enfin, l'Aumônier (M. André Nox), la pitié et la prière au-dessus des horreurs humaines. — R. DE B.



Le réalisateur : M. Léon Poirier.

Phot. Desboutsins.



La Femme (M^{me} Suzanne Bianchetti).



Le Vieux Paysan
(M. José Davert).



Le Jeune Homme et la Jeune Fille
(M. Jean Dehelly et M^{lle} X).



La Mère
(M^{me} Jeanne Marie-Laurent).

QUELQUES FIGURES SYMBOLIQUES DU FILM



Sur le sol labouré, sous les obus, parmi les balles, une contre-attaque française.

VERDUN, VISIONS D'HISTOIRE

FÉVRIER 1916. La Russie est vaincue, les Serbes sont écrasés. C'est contre la France que va maintenant se concentrer l'effort allemand. Verdun a été choisi par l'empereur, le kronprinz et l'état-major, dont le *Vieux Maréchal d'Empire* incarne l'esprit, pour être le « Sedan de la Guerre mondiale ».

La *Mère* a le pressentiment des dangers que va courir son fils, sergent aux bataillons de chasseurs du colonel Driant, chargés de la défense du Bois des Caures, au nord de Verdun. Mais le *Fils* profite, avec insouciance, d'une permission, sans s'inquiéter des rumeurs rapportées par son frère, l'*Intellectuel*, qui, trop jeune et trop faible, est encore au foyer.

Sa permission achevée, il retrouve à Verdun le *Soldat Français* qui a vite fait de lui expliquer la situation. La certitude d'une attaque allemande très prochaine n'est un secret pour personne. Déjà on fait évacuer les villages proches du front ; quand le *Fils* et le *Soldat Français* arrivent à Vacherauville, cantonnement de repos de leur bataillon, c'est pour assister au départ précipité d'une famille meusienne, qui est celle d'un de leurs camarades : le *Mari* achève de charger la voiture, les bestiaux

meuglent lamentablement ; la *Femme*, courageuse, cherche à mettre de l'ordre dans ce désarroi, sa sœur, la *Jeune Fille*, songe à emporter sa cage d'oiseaux, et le grand-père, le *Vieux Paysan*, refuse de quitter le sol de ses ancêtres. Le 21 février, à 7 h. 15, retentit le

premier coup de canon de la tragédie de Verdun. La maison du *Vieux Paysan* est détruite, les tranchées bouleversées.

Néanmoins, au moment de l'assaut, malgré le courage de l'*Officier Allemand* qui commande, malgré la bravoure du *Soldat Allemand* qui le suit aveuglément, les masses ennemies sont arrêtées par « les Diables bleus » et les Allemands ne passent pas au Bois des Caures.

Le 22, de nouvelles vagues déferlent sans arrêt. Le *Mari* est tué, le *Soldat Français* est fait prisonnier. Les chasseurs étaient 1.800, il en reste 80, que le colonel Driant rassemble pour tâcher d'échapper à l'ennemi. Le colonel est tué. Seuls, quelques hommes réussissent à passer entre les balles de mitrailleuse : le *Fils* est parmi eux.

L'héroïsme des défenseurs du Bois des Caures et du 30^e corps tout entier permet aux renforts d'accourir. Or, au long de la Voie Sacrée (route de Bar-le-



Le *Vieux Maréchal d'Empire* (M. Maurice Schutz).



Le Bois des Caures, à la veille de l'offensive du 21 février 1916.

Duc à Verdun), la famille du *Mari* est réfugiée dans une ferme amie. Les femmes attendent dans l'anxiété, cherchant à se renseigner auprès des soldats qui passent. L'un d'eux a la figure ouverte, souriante, pleine d'espoir, c'est le *Jeune Homme*. Le regard de la *Jeune Fille* rencontre le sien et l'amour naît, car l'amour se moque de la guerre, de l'horreur et du danger.

Soudain, le 25 février 1916, l'Agence Wolff lance à travers le monde un radiogramme de victoire : « *Douaumont ist gefallen* » : le fort de Douaumont est pris ! Douaumont, « pierre angulaire de la défense de Verdun... » Verdun, « cœur de la France... »

Un long frisson d'inquiétude passe sur le monde.

Mais un homme paraît. Il porte la capote de simple soldat, son regard est celui d'un grand chef : c'est le général Pétain. Son premier mot est simple et sublime : « Ils ne passeront pas. »

... Et ce mot est entré dans l'Histoire.

Avril est venu. Voici plus d'un mois que les Allemands s'acharnent. Verdun doit être pris, l'empereur l'a ordonné. Pourtant, la forteresse demeure invincible, le succès de Douaumont reste sans lendemain ; les morts s'entassent et le champ de bataille devient

un épouvantable enfer, au moment où partout ailleurs le printemps reprend son œuvre de vie.

Près du village où sont réfugiées la *Femme* et la *Jeune Fille*, des camions s'arrêtent parmi les cerisiers en fleurs, des soldats en descendent, couverts de boue, hâves, fiévreux, épuisés ; ce sont les revenants du Mort-Homme, la colline fameuse qui domine la rive gauche de la Meuse et qu'après trois semaines de lutte les Allemands n'ont pu conquérir. Parmi ces héros, méconnaissable, est le *Jeune Homme*.

Mais les hommes se reprennent vite à la vie. Les petits plaisirs du cantonnement deviennent de grandes joies pour les rescapés de l'enfer : se laver, chanter, manger... aimer. Le *Jeune Homme* retrouve la *Jeune Fille* et leur tendresse devient plus forte



La lecture de la proclamation du kronprinz au quartier général de l'armée allemande.

d'être née parmi les désastres.

Le *Vieux Maréchal d'Empire*, l'*Officier Allemand* s'irritent du piétinement des armées impériales. Puisque, à l'aile droite, le Mort-Homme résiste, il faut frapper l'aile gauche et d'abord le fort de Vaux.

C'est alors un des épisodes les plus émouvants de toute la guerre : l'assaut du fort de Vaux. Scènes épiques : le commandant Raynal et la garnison refusant de se rendre et vivant dix jours sous terre, sans lumière et sans eau ; la guerre des gaz, l'agonie lente des défenseurs que la signalisation optique permet de suivre heure par heure...

Vaux enfin est pris, mais il y a trois mois que le kronprinz a lancé ses troupes à l'assaut, il a fait tuer 300.000 Allemands ; autant de Français sont tombés. Le *Soldat Allemand* commence à douter.

Cependant, le *Soldat Français*, fait prisonnier au Bois des Caures, a pu s'évader, et il revient prendre sa place parmi les défenseurs de Verdun au moment où les Allemands essaient de rompre au centre la résistance des Français sur le plateau de Thiaumont, pour foncer, cette fois, droit sur Verdun, dont il n'est plus séparé que par 4 kilomètres.

Sous le bombardement effroyable, le *Fils* est gravement blessé. Le *Soldat Français*, blessé lui aussi, se traîne jusqu'au poste de secours où sont les brancardiers. L'un de ceux-ci est l'*Intellectuel*, qui s'est engagé pour faire son devoir et se battre « sans haine ». Il s'élance pour sauver son frère : un fusant le couche pour toujours sur la terre sanglante.

Le *Fils* reste dans la nuit sur le champ de bataille



La dernière visite du colonel Driant (dont on aperçoit l'ombre) au poste du lieutenant Robin.

où la pensée de la *Mère*, de toutes les mères, françaises comme allemandes, lui semble dans son délire venir secourir l'agonie de tous les fils. Ramassé, enfin, par l'*Aumônier*, il est emporté par une voiture d'ambulance américaine, échappant encore par miracle à la mort. Mais son bataillon est détruit : les Allemands sont à Thiaumont.

Le canon peut détruire les heures. Il n'empêchera pas la main du Destin de conduire le Temps.

Le 1^{er} juillet 1916, sur le front de la Somme, les armées franco-britanniques s'élancent à l'assaut des positions allemandes. Obligé de faire face à cette attaque



Les gros obus allemands sur le Bois des Caures.



Le fort de Vaux, au début de l'attaque.

impétueuse, l'état-major allemand met, néanmoins, tout son orgueil à ne pas lâcher prise à Verdun. Contre la citadelle invaincue, il jette ses dernières réserves, tandis que, chaque jour, sur la Somme, les Alliés pénètrent plus profondément dans ses lignes.

Qui frappera le plus fort ? Lequel des deux adversaires cédera le premier ?

Les divisions françaises combattant devant Verdun sont décimées, à bout de forces.

« Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades ! »

Les héros répondent à ce dernier appel que leur lit le *Vieux Paysan* au moment où ils montent une fois encore sur les Hauts-de-Meuse ensanglantés. La ruée



Dans les souterrains du fort.



Une infirmerie improvisée.



La reddition des derniers défenseurs ; le commandant Raynal tendant son épée.

lancée sur le plateau de Thiaumont, avec Verdun comme objectif direct, trouve devant elle une barrière de soldats français, désespérément résolus à mourir sur place.

Le 12 juillet, c'est le suprême assaut ; l'*Officier Allemand*, suivi de quelques hommes, parvient sur le fort de Souville d'où ils aperçoivent la citadelle de Verdun, vision de cauchemar que l'*Officier Allemand*, fauché par une mitrailleuse, emporte dans la mort...

Un peu plus tard, le 24 octobre, sonne enfin l'heure inéluctable du Destin. Passant à l'offensive, les Français, commandés par le général Mangin, reprennent en

quelques heures tout le terrain que l'ennemi avait mis huit mois à leur arracher par lambeaux.

Jour de bonheur profond, avant-coureur des grandes heures de libération, de l'armistice. Sous la colère du *Soldat Allemand*, le *Vieux Maréchal d'Empire* s'enfuit comme le fantôme du passé, et l'on peut déjà pressentir l'aube d'une Allemagne nouvelle.

1918 : la Paix. Le temps ne console pas les mères et les épouses, mais il atténue la douleur et fait continuer la vie, reflleurir le printemps, l'espoir... Le *Jeune Homme* et la *Jeune Fille* ont devant eux l'Avenir...



Le Soldat Allemand (M. Hans Brausewetter).
Film Compagnie Universelle Cinématographique.



Un combat, pendant la bataille de la Marne.

LA GRANDE ÉPREUVE

S'IL n'y a pas de commune mesure entre *Verdun*, visions d'histoire et les autres films de guerre, l'œuvre exceptionnelle de M. Léon Poirier laisse néanmoins place à d'autres productions, d'une conception toute différente, que la faveur du public a consacrées. Ce furent les Américains qui commencèrent, avec *la Grande Parade*, à donner, si l'on peut dire, la grande guerre comme toile de fond à des films qui, pour reproduire avec toute l'exactitude possible et leur pathétique horreur des scènes de bataille, conservaient une intrigue romanesque comme on a l'habitude d'en voir à l'écran. Mais *la Grande Parade* était la guerre vue par les Américains. Elle appelait, dans le même ordre d'idées, une réplique française : de là est née *la Grande Épreuve*.

Ce film, qui est une production Jacques Haïk, a été

réalisé, d'après un roman de M. G. Le Faure, par MM. A. Dugès et A. Ryder avec la collaboration de M. Joe Hamman pour la reconstitution du front.

Juillet 1914... Jours heureux d'avant guerre ! La vie est facile, le travail fécond. Et voici qu'un archiduc tombe, là-bas, dans un coin perdu des Balkans. En quoi cet événement tragique pouvait-il importer au paysan de France, à la paix ensoleillée de son village ?

Dans la vaste salle de la ferme ancestrale, les Duchêne sont réunis : le père, la mère, Roger, le benjamin, et Max, le saint-cyrien, qui s'est attardé au château du Plessis auprès de la jeune Claire de Montmaure. La famille, pourtant, n'est pas au complet : il manque l'ainé, cerveau brûlé, expatrié au Maroc depuis longtemps.

Soudain, la foudre jaillit. C'est la guerre. A Saint-Cyr,



La tournée du maire au village.



Une tranchée après le bombardement.



Dans l'ambulance occupée.



Les travaux de l'arrière.

dans la cour d'honneur, l'héroïque serment est prononcé. La foule parisienne acclame les soldats qui partent. Cependant, là-bas, sur la terre africaine, l'exilé, dans un élan patriotique, s'engage à la Légion étrangère.

Les premiers combats... La Marne... Puis la stabilisation du front. A l'ambulance où Claire de Montmaure est infirmière, un blessé est amené : c'est Paul, le légionnaire. Une brève idylle s'ébauche entre eux, puis Paul retourne au front. Un jour, un officier est tombé dans les barbelés. Paul se dévoue, va le chercher et le ramène mortellement atteint, non sans être blessé lui-même. Cet officier, c'était Max, le saint-cyrien, qui meurt à l'hôpital, entre les bras de sa mère accourue. Par une lettre trouvée sur Max, Paul croit qu'ils aimaient la même jeune fille. Dans son désarroi, il repart sans s'être fait connaître.

Pour venger le fils tué, le père s'est engagé, et le dernier-né, Roger, lui aussi. Les tranches de la mère redoublent. Et la guerre se rapproche. Le château du Plessis est occupé par l'ennemi, les dames de Montmaure, qui n'ont pu fuir, vont connaître toutes les souffrances des populations envahies.

Les mois passent. Les troupes alliées ont repris l'avantage. Auprès du Plessis combat la Légion étrangère.

L'ennemi a miné le terrain sur lequel nos chars d'assaut doivent attaquer. Le dispositif électrique est dans les caves du château. Notre état-major le sait. On demande un volontaire, qui connaisse les lieux, pour aller couper les fils. Paul se propose. Un avion le transporte, de nuit, dans les lignes allemandes. Il réussit dans sa périlleuse mission, mais il est à nouveau grièvement blessé. Son héroïsme a permis néanmoins l'avance victorieuse et le Plessis est délivré.

Au chevet de Paul retrouvé, Claire, maintenant, veille. C'est lui qu'elle a toujours aimé, et Max ne fut pour elle qu'un amical compagnon. Le dévoyé d'autrefois s'est racheté par ses actions d'éclat. Tandis que la guerre s'achève et que sonnent les cloches de l'armistice, des fiançailles se célèbrent, dans la gravité des cœurs.

M. Desjardins, sociétaire de la Comédie-Française, a prêté à Charles Duchêne, le père, l'autorité et la sobriété de son jeu. Mme Jalabert est la mère douloureusement déchirée. M. Jean Murat, en soldat Paul, et M. G. Charlia — le saint-cyrien — opposent expressivement les deux frères. M^{lle} Michèle Verly est une touchante et énergique Claire. Les deux personnages du Bouif et de Bicard sont rendus pittoresquement par MM. Camus et Martial.



La mort du fils. — Film Jacques Haïk.

Jeanne d'Arc à l'écran.

Entre toutes les grandes figures de l'épopée française, celle de Jeanne d'Arc méritait plus que toute autre de nous être restituée par l'écran. La miraculeuse destinée, la rapidité foudroyante de sa chevauchée qui délivra la France, le dénouement tragique et brutal de l'admirable aventure, le martyre de Rouen, qui a fait de la Vierge de Domremy et de la Guerrière d'Orléans une Sainte, sont autant d'éléments qui devaient tenter la réalisation cinématographique. Le seul écueil, c'était que les moyens trahissent la grandeur même du sujet.

Par une coïncidence fortuite, voici que deux films dont Jeanne d'Arc est l'héroïne nous sont proposés en même temps. Ils sont entre eux sans aucune ressemblance et diffèrent totalement par leur conception autant que par leur exécution. C'était une raison de plus pour les rapprocher ici.

L'un d'eux est *la Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc*, fille de Lorraine, un film Aubert de la production Natan. Le scénario en est dû à M. Jean-José Frappa, dont le talent s'est tant de fois affirmé dans le roman et au théâtre avant de se tourner vers le cinéma, et la mise en scène est de M. Marco de Gastyne, le peintre bien connu.

Comme le titre l'indique, c'est l'existence entière de Jeanne, depuis la naissance de sa vocation jusqu'à son supplice, que M. Jean-José Frappa a choisie pour thème d'une large fresque historique, à peine romancée. Il y a introduit, en effet, non pas une intrigue, à proprement parler, mais quelques personnages secondaires empruntés soit à l'histoire, comme Gilles de Rais, soit à l'imagination, comme Remy Loiseau ou la sorcière Gilda, qui interviennent épisodiquement dans l'action sans toutefois nuire à son caractère.

Tout en suivant fidèlement l'histoire, M. Frappa a cherché à dégager ce qui lui paraissait être le trait dominant de la figure de Jeanne. Elle est, à ses yeux, la première Française, au sens précis du mot, car c'est avec elle et par elle qu'est né chez nous le sentiment national. Paysanne, elle tenait au sol par tout son atavisme : elle en était le produit même. Enfant du peuple, elle en connaissait les misères et les aspirations. Elle avait toutes les qualités de notre race : courage, décision, bon sens, esprit d'initiative, gaieté.

Ce dessein a été heureusement réalisé par M. Marco de Gastyne, qui a pu montrer comment l'art de la mise en scène et celui de la peinture se touchent étroi-

tement. Rien n'a été négligé pour faire de *la Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc* un grand film, par l'ampleur de la figuration, par les reconstitutions de batailles dans un cadre moyenâgeux pour lequel, une fois de plus, les vieilles murailles de nos cités séculaires ont prêté un secours qu'aucun décor factice ne saurait remplacer.

Pour incarner le personnage de Jeanne, un concours avait été ouvert, auquel plusieurs centaines de candidates s'étaient présentées. Celle qui fut choisie, M^{lle} Simone Genevois, une toute jeune fille de seize ans, réalisa l'unanimité du jury. Les autres interprètes sont tous des acteurs qui ont fait leurs preuves : c'est M. Philippe Hériat (Gilles de Rais), M. Jean Toulout (La Trémouille), M. Debucourt (Charles VII), M. Allibert (Remy Loiseau), M. Gaston Modot (Glasdall), MM. Mendaille, Viguié, Manoir, Mailly, Paulais, Douan et, pour les rôles de femmes, M^{mes} Choura Milena (Ysabeau de Paule), Dorah Starny (la sorcière Gilda) et Athanasios (l'esclave).



Jeanne d'Arc (M^{lle} Simone Genevois).

L'autre film sur Jeanne d'Arc est *la Passion de Jeanne d'Arc*, de la « Société Générale de Films », qu'édite l'« Alliance Cinématographique Européenne ». Son titre même indique son sujet : c'est la passion et la mort d'une sainte, une « chronique » filmée d'un pathétique intense, d'une simplicité poignante, œuvre d'art d'une qualité supérieure et austère. Elle ne cherche aucun divertissement à sa ligne rigide. Sa seule préoccupation est d'apitoyer par la vérité et le naturel. Elle réduit les tableaux eux-mêmes au minimum, pour ne nous présenter sur l'écran qu'une succession de physionomies et d'expressions : d'un côté, la victime, de l'autre, les bourreaux, dont l'opposition suffit à produire l'émotion humaine.

Le réalisateur est M. Carl Th. Dreyer, qui a établi le scénario en collaboration avec M. Joseph Delteil. La stylisation des décors et des costumes est due à M. Jean Victor-Hugo, dont la manière évoque les miniatures du moyen âge.

L'interprétation, qui ne compte que des noms de premier ordre, est dominée par deux artistes : M. Silvain, l'éminent doyen de la Comédie-Française, est un évêque Cauchon d'un saisissant relief ; M^{lle} Falconetti, par ses expressions de douleur, par ses larmes véritables, par ses regards d'effroi ou de désespoir, nous fait assister à la « passion » de Jeanne avec un réalisme tel que les nerfs de certains spectateurs peuvent à peine le supporter.



M. Jean-José Frappa.



M. Marco de Gastyne.



Le départ de Vaucouleurs, vers Chinon.

LA MERVEILLEUSE VIE DE JEANNE D'ARC

FILLE DE LORRAINE

Il y avait, en ce temps-là, en 1428-1429, une grande pitié au royaume de France : Charles VI était mort fou, la reine Ysabeau avait trahi son fils, les Anglais occupaient une partie de la France et s'efforçaient de conquérir le reste. Ce n'était partout qu'anarchie, misère et ruines. La famine et la peste sévissaient.

Un petit village, Domremy-sur-Meuse, subissait la dure loi commune. Aux confins de la Lorraine et de la Champagne, parmi les terres restées au pouvoir du Dauphin, tout proche du domaine du duc de Bourgogne, allié aux Anglais, il était dans la partie la plus exposée du sol français. Les voyageurs, les moines mendiants, les hommes d'armes blessés qui le traversaient donnaient de sinistres nouvelles du royaume. Les paysans voyaient s'élever au loin la lueur des incendies et entendaient l'écho des batailles.

Jacques d'Arc, le doyen, autour duquel se groupaient les habitants, était un homme vaillant et avisé. Un soir où il accueillait dans son humble maison des soldats de France, Jeanne, sa plus jeune fille, écoute, attentive et terrifiée, les larmes aux yeux, l'évocation douloureuse des misères de la France, pillée, dévastée, divisée. Désormais, sa vie est bouleversée. Dans le jardin de son père, tandis que sonne l'angélus, une forme légère, qu'elle connaît bien pour l'avoir entrevue plusieurs fois, lui apparaît. C'est Monseigneur l'Archange Saint-Michel, qui donne son ordre :

— Fille de Dieu, va au secours du roi de France et tu lui rendras son royaume.

La petite gardeuse de moutons recule épou-

vantée. Mais l'appel est le plus fort. Elle repousse Remy Loiseau, le brave garçon qui l'a demandée en mariage. Elle brave le courroux paternel. Ce sont, maintenant, Mesdames Sainte-Catherine et Sainte-Marguerite qui lui répètent l'ordre de l'Archange.



Jeanne, dans le jardin paternel, écoutant ses voix.



L'entrevue de Chinon avec le Dauphin.

Et voici que commence la courte et merveilleuse histoire, en quelques rapides visions.

A Chinon, un messenger du Sire de Baudricourt a annoncé au Dauphin la visite d'une petite paysanne qui se dit envoyée de Dieu pour sauver la France. Après bien des hésitations, le Dauphin consent à la



Un épisode de la bataille devant Orléans.



La scène de l'abjuration de Jeanne.

recevoir, mais Gilles de Rais, dont l'âme superstitieuse est troublée, lui a suggéré de se dissimuler parmi ses courtisans, tandis que lui-même se placerait sur le trône. Vain simulacre. Jeanne découvre le Dauphin, lui rend hommage et fait éclater la divinité de sa mission.

Quelques semaines s'écoulent. Orléans est encerclé de toutes parts par les Anglais. Le capitaine La Hire est envoyé près du roi pour demander du secours, tandis que les Orléanais font des processions dans les rues. La France a besoin d'un miracle et Charles, qui n'a pu oublier la visite de Jeanne, décide de mettre la jeune fille à la tête de l'armée qui se forme à Blois. On lui donne un page, un aumônier, des compagnons fidèles, on lui confectionne une armure, un étendard, on lui fait présent d'un splendide cheval.

Or, dans tous les villages traversés par la vierge lorraine, des paysans, prenant leurs besaces, se mettent en route sur ses traces ; des monastères où elle s'est arrêtée, des moines, retroussant leurs robes de bure, se dirigent vers la Touraine. Des légions sortent du sol de France. La foi d'un enfant a créé le sentiment national. Remy Loiseau se trouve parmi les premiers engagés volontaires.

Aux portes d'Orléans, s'étale le camp de l'armée française. Le plus grand désordre y règne.

Jeanne paraît. Elle conquiert, elle subjugue. Les chefs, un à un, subissent son ascendant. Tout le monde la vénère. D'une bande de routiers pillards, elle fait des soldats, les premiers soldats de France.

Et c'est l'arrivée de Jeanne dans la ville, l'enthousiasme délirant de la population, les deux armées en présence, le ricanement des Anglais que Jeanne, s'avançant seule, somme de lever le siège, l'assaut des Tourelles,



Jeanne dans sa prison.



Le bûcher.

la bataille effrayante, le carnage, la Pucelle, blessée, retournant au combat, le corps à corps farouche dans les créneaux, le pont-levis qui flambe et s'écroule, la victoire...

Les moines enterrent les morts. Sur une petite croix de bois, un capucin a écrit maladroitement : *Remy Loiseau*, homme d'armes, 1429. Jeanne se signe devant la tombe de son ami d'enfance, qui portait son étendard, et, dans le soleil couchant, l'inscription se modifie successivement et l'on peut lire :

REMY LOISEAU — Royal-Lorraine, Rocroy, 1643.

REMY LOISEAU — Garde française, Fontenoy, 1745.

REMY LOISEAU — 3^e demi-brigade, Valmy, 1792.

REMY LOISEAU — 1^{er} Voltigeurs, Montmirail, 1814.

REMY LOISEAU — 156^e d'infanterie, Verdun, 1916.

Sans perdre de temps, Jeanne d'Arc, poursuivant son dessein de conduire le Dauphin à Reims pour le faire sacrer, se remet en campagne et assure par d'autres victoires la liberté de la route. Elle se porte à la rencontre de l'armée anglaise qu'elle surprend et défait près de Patay. Enfin, elle atteint son but et déploie son étendard dans la cathédrale de Reims pendant que l'archevêque Regnault de Chartres oint avec l'huile de la Sainte-Ampoule le jeune roi de France Charles VII.

Soudain, l'élan est brisé. La campagne commencée est abandonnée. Autour de Jeanne, une intrigue se noue. Le roi lui-même se dérobe et préfère aux prouesses guerrières à travers la France la douce quiétude des châteaux de la Loire. Jeanne devient pour tous une femme gênante. Le doute a remplacé la foi qui soulevait les cœurs. On traîne inutilement la Pucelle de château en château, jusqu'à ce que, d'elle-même, contre la volonté de tous et par une vue extraordinairement juste de l'importance du siège de Compiègne, elle se décide à partir avec quelques fidèles au secours de cette place, dans laquelle, brusquement et par surprise, elle parvient à se jeter.

Un jour, elle veut tenter une sortie. Avec quelques hommes d'armes résolus que commande Jean de Metz, elle se dirige vers l'ennemi. Mais à peine a-t-elle franchi le pont-levis qu'une embuscade sournoise lui est tendue.

Charles VII ne fait rien pour la délivrer. Enfermée dans le château de Jean de Luxembourg, Jeanne essaie de s'évader, mais elle se blesse et elle est reprise. Bientôt celui dont elle est la prisonnière la vend aux Anglais.

Elle est amenée à Rouen, jetée en prison, et c'est alors le long procès que l'on connaît. Condamnée à mort comme hérétique et relapse, Jeanne est brûlée vive sur la place du Vieux-Marché, en 1431.

Mais le sacrifice de l'héroïque enfant n'a pas été inutile. De lui est née la France et la flamme du bûcher de la Pucelle d'Orléans, premier soldat de France, danse et se tord encore au souffle du vent, sur la tombe du Soldat inconnu, sous l'Arc de Triomphe.



Après l'holocauste.

Film Natan, production Aubert.



Du haut des murailles, la population assistant aux préparatifs du supplice.

LA PASSION DE JEANNE D'ARC

LE 23 mai 1430, sous les murs de Compiègne, Jeanne d'Arc tombait entre les mains du duc de Bourgogne. Vendue fort cher aux Anglais, traînée jusqu'à Rouen (capitale des possessions anglaises en France), elle était traduite, quelques semaines plus tard, devant un tribunal ecclésiastique.

Le film, dont l'action se passe en une seule journée, nous montre Jeanne telle qu'elle fut à la fin de ce drame : une petite paysanne de France, vaillante, fière de sa foi, livrée à la haine de l'étranger. Une sainte et pure jeune fille qui, à l'heure du sacrifice suprême, meurt héroïquement pour son pays et pour son Dieu.

Devant l'évêque Cauchon, devant une quarantaine de prélats, Jeanne s'avance, les fers aux pieds. Elle est une fille des champs, simple et fleurie, en présence de ses juges, grands docteurs. Contre eux elle va défendre sa vie et sa réputation. Voici Warwick qui entre. Le gouverneur du château de Rouen est bien l'âme du procès. En sa présence, Pierre Cauchon commence à interroger Jeanne. Quel homme de bonne foi ne serait pas désarmé devant ses réponses si pleines de candeur ? Et cependant, sur l'ordre de Cauchon,

Jeanne, brutalement, est entraînée vers sa prison par les soldats de Warwick. Elle pleure et frissonne. Autour d'elle, les soudards vont et viennent ; l'un d'eux lui arrache le pauvre anneau qu'elle avait au doigt.

N'ayant pu vaincre la foi et la volonté de Jeanne, les juges décident d'utiliser la ruse, et, faisant lire à la jeune fille une lettre apocryphe du roi Charles VII, ils l'amènent aux plus graves déclarations. Jeanne affirme qu'elle



Un soldat anglais arrachant à Jeanne son anneau.



Avant le sacrifice : Jeanne étreignant la croix.

est sûre de son salut et préfère conserver son habit d'homme plutôt qu'entendre la messe. Pierre Cauchon donne alors l'ordre de préparer la torture.

Mais dans la chambre des supplices, Jeanne, malgré sa faiblesse, malgré son épouvante, refuse d'abjurer ses « blasphèmes ». On l'emporte, brisée de fièvre et d'émotion, sur une civière.

Après avoir fait pratiquer sur elle l'opération de la saignée, les juges décident de poursuivre l'interrogatoire au cimetière. C'est là que la malheureuse enfant, devant les tombes



Figures de juges.

qui l'entourent, cède enfin et signe l'abjuration que lui tend Loyseleur. Elle ne mourra pas, mais sera condamnée à la prison perpétuelle.

Cependant, à peine revenue dans son cachot, Jeanne, torturée de remords, renie son abjuration. Sa perte, désormais, est consommée. Conduite, cheveux ras, sur la place du Vieux-Marché, elle gravit le bûcher. La flamme crépite. Les Rouennais,

dont la révolte enfin éclate, sont chassés et massacrés par les soldats de Warwick. Et vers le ciel monte, délivrée, l'âme de Jeanne qui sera désormais l'âme de la France.



Une expression de Mlle Falconetti.



L'évêque Cauchon (M. Silvain).

Film « Société Générale de Films » et « Alliance Cinématographique Européenne ».

Le Directeur : René BASCHET. — L'Imprimeur-Gérant : TH. H. CK. Imp. de L'Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris (9^e).